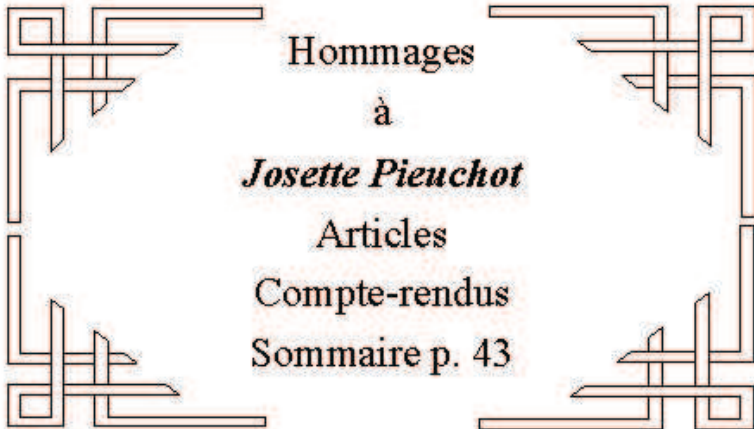




AMIS DES
ÉTUDES
CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 63/64
2014



Hommages
à
Josette Pieuchot
Articles
Compte-rendus
Sommaire p. 43

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : École pratique des Hautes Études (Sorbonne) IVe section
Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn
179, rue de Tolbiac – 75013 Paris
Tél. 01 45 65 08 05 – mob. 06 37 78 29 47 – e-mail slava.josy@orange.fr

Depuis le IX^e congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Études Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, voyages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELLERY †
M. Léon FLEURIOT †
M. Venceslas KRUTA

M. Paul-Marie DUVAL †
M. Michel LEJEUNE †
M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président
Membre d'honneur du conseil scientifique
Membre d'honneur du conseil scientifique
Conseiller scientifique
Conseiller scientifique
Conseiller scientifique
Conseiller scientifique
Vice-président. Trésorier
Secrétaire général
Trésorier adjoint
Secrétaire
Secrétaire
Membre
Membre
Membre
Membre

M. Venceslas KRUTA
M. Pierre-Yves LAMBERT
M. Michel EGLOFF
Mme Brigitte FISCHER
M. Jean-Jacques CHARPY
M. Jean HAUDRY
M. Jacques LACROIX
M. Jean PIEUCHOT
Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY †
Mme Michelle HINGANT
Mme Annie DESFORGES
Mme Jaroslava JOSYPYSZYN
Mme Jacqueline GIRARD
Mme Nicole JOBELOT
M. Philippe LALOUETTE
M. Jacques TRETON
Mme Jaroslava JOSYPYSZYN
Mme Annie DESFORGES

Rédacteur en chef, responsable du bulletin

Rédacteur adjoint

La reproduction des textes publiés dans ce numéro est interdite.

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs

Tous droits réservés. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.



Josette Pieuchot (1925-2014)

EDITORIAL

La disparition de Josette Pieuchot, quelques rappels de notre histoire et des interrogations sur notre avenir.

Ce titre qui peut évoquer à première vue une ébauche d'inventaire à la Prévert résume en fait une séquence tout à fait cohérente.

Josette Pieuchot, dont nous avons tous ressenti le départ comme une grande perte pour notre association, en était en quelque sorte la marraine. Elle avait été, avec son mari Jean, à son berceau, l'avait vu croître et prospérer et s'en réjouissait avec nous. Les inséparables Pieuchot étaient omniprésents, toujours à la recherche de ce qui pourrait donner plus de vigueur à notre action, la rendre plus efficace et plus étendue.

Tout cela avait commencé en 1990, lorsque Paris avait été choisi comme siège du IX^e Congrès international d'études celtiques, en 1991, vingt ans après le IV^e Congrès qui s'était tenu à Rennes, en 1971. J'avais été alors désigné pour en assurer l'organisation. Face à cette tâche, difficile car il fallait recueillir les adhésions et les droits d'inscription, assurer le bon déroulement du programme scientifique, prévoir des distractions telles que les réceptions et les excursions, avec leur indispensable couverture financière. Tout cela n'était possible que si je pouvais être secondé par une équipe de volontaires efficaces, fiables et dévoués. J'ai pu la recruter parmi les auditeurs de ma conférence de *Protohistoire de l'Europe* à l'École pratique des Hautes études. La plupart d'entre eux suivaient mes cours déjà depuis de longues années, dans certains cas même depuis ses débuts dans l'année universitaire 1971/1972. Jean et Josette Pieuchot en faisaient partie, avec d'autres, dont la plupart sont disparus aujourd'hui. Ils adhérèrent immédiatement au projet et constituèrent le noyau de l'équipe qui conduisit le Congrès à un indiscutable succès. Non seulement en ce qui concerne le nombre exceptionnel de participants, provenant de très nombreux pays, mais également la qualité scientifique des séances que

reflètent les deux substantiels volumes des *Actes*, parus successivement dans la revue *Études celtiques* : vol. XXVIII-1991, première partie - *Les Celtes au III^e siècle avant J.-C.* ; vol. XXIX-1992, deuxième partie – *Linguistique et littérature*.

Sans parler des réceptions et des excursions qui ont laissé un souvenir durable chez les collègues qui y participèrent. C'est notamment le cas de l'excursion champenoise dont l'élément central fut la très belle exposition du musée d'Épernay «Les Celtes en Champagne. Cinq siècles d'histoire», organisée par J.-J. Charpy et P. Roualet, auteurs d'un savant catalogue, très richement illustré.

Toutefois, l'exposition est restée un peu occultée dans la mémoire de nos collègues par le somptueux déjeuner, arrosé d'innombrables bouteilles de la boisson locale inventée par Dom Pérignon. Son prolongement par la visite des caves et une réception à l'office culturel, toujours sous le signe des bulles, fut à l'origine d'une puissante euphorie et de l'ambiance très fraternelle du retour. Tout aussi appréciée (et arrosée), la réception de clôture à la Rotonde de La Villette...

Évidemment, rien de cela n'aurait été possible sans l'activité constante et efficace du groupe animé par Jean et Josette Pieuchot. J'ai eu la satisfaction d'obtenir pour eux un voyage subventionné par Fiat pour une visite éclair très appréciée de l'exposition «I Celti, la prima Europa» au Palazzo Grassi de Venise. C'était une bien modeste compensation pour l'énorme travail qu'ils avaient fourni.

Lorsque nous avons dressé le bilan de ces activités, il nous a semblé opportun de prolonger la mission initiale de l'association –servir d'instrument pour l'organisation des Congrès- par celle de transmission du savoir du milieu scientifique à un public cultivé et intéressé. L'équipe animée par Jean et Josette Pieuchot y adhéra avec enthousiasme. Ce fut le début des activités de l'Association des Amis des Études Celtiques telle que vous la connaissez.

En près d'un quart de siècle, le nombre d'adhérents aura plus que décuplé et nous avons trouvé parmi vous de nombreux soutiens dans la

recherche d'une meilleure compréhension et appréciation du passé celtique, libéré de toute connotation politique ou idéologique. C'est pour préserver ce dernier aspect que nous avons toujours défendu notre indépendance financière et n'avons jamais cherché des subventions qui auraient pu nous priver de notre liberté.

Nous avons d'ailleurs réussi, envers et contre tout, à survivre sans aucun autre apport que vos cotisations, maintenues pourtant à un niveau très raisonnable.

Cependant ce n'est pas l'aspect financier qui nous préoccupe aujourd'hui. Nous avons suffisamment de moyens pour organiser la traditionnelle journée d'études du printemps prochain, annoncée plus loin dans ce Bulletin. Surtout si vous ne tardez pas à régler vos cotisations.

La disparition de Josette Pieuchot et le vieillissement de notre bureau nous obligent toutefois à nous interroger sérieusement sur l'avenir de l'Association. Pour continuer, il faudrait trouver des volontaires disposés à y consacrer une partie de leur temps. Je sais que c'est plus facile à dire qu'à mettre en œuvre. Nous avons donc décidé de faire appel à des candidatures conformes à nos statuts pour proposer éventuellement un nouveau bureau, soumis au vote de l'Assemblée générale que nous souhaitons réunir à l'occasion de la prochaine Journée d'étude. Pour faciliter ce renouveau, je présenterai à cette occasion ma démission d'une présidence qui se poursuit depuis plus d'un quart de siècle, donc depuis bien trop longtemps. Bien sûr, je continuerai mon action au sein de l'Association, du moins tant qu'elle réussira à maintenir l'esprit d'indépendance et la mission d'intermédiaire entre le monde scientifique et le public cultivé voulus par ses fondateurs.

Il reste évidemment l'éventualité qui consisterait à rejoindre une autre association. Cette solution me semble néanmoins peu réaliste, car il faudrait connaître en temps utile un partenaire digne de confiance qui garantirait pour l'avenir le respect de nos principes fondamentaux. On ne peut cependant l'exclure a priori.

En cas d'échec, il faudra envisager la dissolution, une perspective qui m'attriste, mais qui sera peut-être inévitable... Naturellement, ceux qui ne pourront participer à l'assemblée générale seront informés par notre Bulletin. Il est également possible d'envisager un vote par correspondance, à condition de disposer suffisamment tôt de propositions concrètes à soumettre à votre jugement.

Bien sûr, d'ici notre rencontre du printemps, toute suggestion ou offre de collaboration de votre part sera bienvenue.

Vous pouvez me contacter directement par courriel ou par lettre, mes coordonnées figurent ci-dessous. Ou bien vous adresser à notre Secrétariat, dont le dévouement exemplaire a toujours été la garantie du bon fonctionnement de l'Association. N'hésitez surtout pas à le faire.

Dans l'espoir d'avoir de vos nouvelles et de pouvoir trouver avec vous une solution pour notre avenir

Très cordialement

Venceslas Kruta

Courriel : vkruta@sfr.fr

14, Orée de Marly

78590 Noisy-le-Roi

JOURNÉE D'ÉTUDE 2015

La Journée d'étude de l'association des Amis des Études
Celtiques aura lieu le **samedi 18 avril 2015**.

Le thème en sera :

Femmes, reines et déesses chez les Celtes

Les fiches d'inscription vous seront envoyées fin février.

Josette Pieuchot racontée par Jean Pieuchot

Nous avons la douleur de vous faire part du départ de notre bien-aimée Josette Billardey épouse Pieuchot, qui nous a quittés le 21 septembre 2014 à l'apogée de l'équinoxe d'automne.

Nous voulons, pour lui rendre hommage, mieux vous la faire connaître :

Née le 12 février 1925 à Troyes où elle a fait ses études ; elle participe, comme infirmière, à la libération de la France au sein du 11^e régiment parachutiste de choc alors qu'elle n'a que 18 ans. A la fin de la guerre, elle se rend à Paris avec l'ambition de devenir comédienne. Elle y suit les cours d'art dramatique de Gabrielle Fontan et se passionne pour le théâtre où elle interprète avec brio des rôles de jeune première dans des pièces de Robert de Flers et Gaston Arman de Caillavet. Elle poursuit sa passion à travers toute la France avec les tournées Charles Baret.



Elle a de plus joué dans certains films de Marc Allégret. Poursuivant sa carrière dans le cinéma, elle a rencontré Henri-Georges Clouzot, avec qui elle a collaboré comme scripte dans plusieurs films en particulier *Les Espions*.

Elle se consacre alors à ce nouveau métier de scripte pour des pièces de théâtre filmées par des réalisateurs de télévision.

Grâce à Marc Allégret elle rencontre Jean, son futur mari, sur le film *En effeuillant la marguerite* et l'épouse le 31 mai 1958 pendant le tournage de *La Femme et le Pantin*.

Elle choisit alors de travailler comme scripte au journal télévisé ce qui lui permet de rencontrer des personnages politiques importants

comme le Général de Gaulle lors des élections présidentielles de 1965. Une anecdote à ce propos : le Général de Gaulle, assez machiste, avait interdit aux femmes l'accès à l'Elysée. Voyant Josette, qui faisait partie de l'équipe de TV, il devint rouge de colère. Après un court échange et une répartie cinglante de celle-ci, il demanda «qu'on apporte un siège à madame et qu'elle s'installe à mes côtés». Cet épisode montre, s'il en est besoin, la détermination de cette femme tout au long de sa vie.

Son emploi du temps souvent tardif lui a, de plus, permis de suivre pendant la journée des cours à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (EPHE) en Sorbonne avec Jean Haudry pour les Indo-Européens et Venceslas Kruta pour les Celtes. Comme à son habitude et avec son caractère entier, elle y consacre une grande partie de son temps libre. C'est donc tout naturellement que, lors de sa mise à la retraite en 1988, elle décide de créer l'association que nous connaissons tous, les «Amis des Etudes Celtiques» (A.E.C.) avec le professeur Kruta.

Elle s'investit avec passion dans la rédaction des bulletins de cette association, 3 bulletins de 24 pages par an ; dans l'organisation, avec Jean, de voyages sur les sites celtiques européens (Hallstatt, La Tène, Bibracte...) et annuellement d'une journée d'étude ainsi que dans l'édition des actes de cette journée.

Elle poursuit ses activités avec la même ferveur pendant 50 bulletins, ce qui prouve son attachement et son dévouement aux A.E.C. Sans son engagement sans faille, l'association n'aurait peut-être pas vécu et prospéré de cette façon. Ayant dû arrêter pour raisons de santé, elle passe le flambeau à Jaroslava Josypyszyn et à Annie Desforges qui poursuivent avec brio ce que Josette avait initié.



Sa parfaite connaissance de la langue lui a, de plus, permis d'aider son mari - toujours avec humour et sensibilité - dans la rédaction de ses mémoires.

Cette passion de plus de 30 ans lui a permis de passer une retraite heureuse, enrichissante, et en couple, entourée de gens cultivés et animés du même feu sacré pour la cause celtique. La date de son départ est significative : elle montre son attachement aux croyances celtiques lui permettant d'accéder à l'immortalité.

Son souvenir restera à jamais gravé dans les cœurs et lié à une association qui a beaucoup fait pour promouvoir les arts et les connaissances celtiques.

Son âme est devenue cosmique et elle restera à jamais à nos côtés avant l'éternel retour de nos légendes.

J'ai eu la chance de rencontrer mon âme sœur, de la reconnaître et de la conserver tout au long de ces années et je sais que notre amour restera éternel.



Josette et Jean Pieuchot avec leurs petits enfants à Saint Malo

Hommage des A.E.C. à Josette Pieuchot par Jacques Lacroix

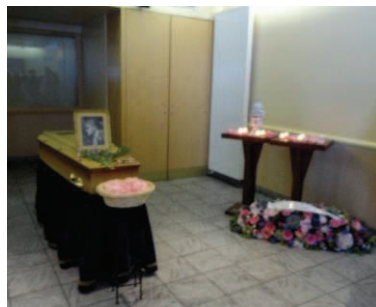
Chère Josette,

Vous nous quittez
En cette toute fin d'été.
Permettez que nous vous disions
Quelques mots simples.

À tous,
Vous avez donné,
Dans votre vie,
Bien des rayons de soleil :
Vous étiez femme vive, énergique,
Femme celte de caractère ;
Mais aussi âme de bonté, de sourire,
D'accueil, de simplicité.
Être de courage, donc,
Et être de générosité.

Avec Jean, vous avez apporté tant
Aux Amis des Études Celtiques,
Par votre dévouement et votre allant.
Merci, Josette, merci,
Pour votre action lumineuse.
Vous avez si bien insufflé l'enthousiasme
Par votre entrain ;
Si bien guidé en toute droiture.
Jusqu'à ce jour de fin d'été
Où votre feu de vie s'en est allé,
Vers les îles de l'Autre Monde.

Vous voilà partie, bien loin,
Pour le Pays d'Avalon, sans doute.



Les saisons de la vie terrestre, comme ignorantes,
Poursuivent leur route.

Cependant votre petite flamme continue de briller :

Au fond de nous, demeure

Votre force de gentillesse, de conviction, de chaleur.

Vous n'êtes plus de ce monde,

Mais vivante dans nos cœurs,

Vous restez notre amie.



Hommage à Josette Pieuchot de nos amis de la Société Belge d'Études Celtiques

C'est avec une profonde tristesse que nous avons appris le décès, ce 21 septembre dernier de Madame Josette Pieuchot-Billardey, fidèle amie de notre société et qui l'a souvent accompagnée dans ses voyages d'études.

Après une conduite héroïque pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est dans le théâtre et le cinéma qu'elle a mené une belle carrière, d'abord comme actrice, puis comme assistante de quelques-uns des plus grands metteurs en scène français... tout en effectuant de brillantes études à l'École Pratique des Hautes Études sous la direction des professeurs Jean Haudry et Venceslas Kruta.

C'est avec ce dernier qu'elle fonda en 1988 une société française aux objectifs assez similaires à ceux de notre SBEC belge, les Amis des Études Celtiques (par référence au prestigieux périodique celtologique dirigé par son maître et par le Professeur Pierre-Yves Lambert).

Elle s'y est investie avec compétence et efficacité dans la rédaction des bulletins de cette association (trois bulletins de vingt-quatre pages par an), dans l'organisation de voyages sur les sites celtes européens (Hallstatt, La Tène, Bibracte...) et chaque année d'une journée d'étude dont elle assurait ensuite la publication des actes.

Après vingt ans de dévouement sans faille, la dégradation de sa santé, lui fit céder le relais à Jaroslava Josypyszyn et Annie Desforges, qui poursuivent encore aujourd'hui son action.

Au Professeur Kruta, son maître, à toute la société des Amis des Études Celtiques, à sa famille et, surtout à son époux bien-aimé, Jean Pieuchot qui a toujours partagé intimement son intérêt et ses activités celtologiques, nous présentons au nom de la SBEC et bien sûr en notre nom propre, nos condoléances les plus émues.

Claude Sterckx

**Peuples celtiques :
racines, formations et mutations, signes identitaires, héritage**

Neuvième journée d'étude des A.E.C.
samedi 17 mai 2014

Résumés des communications par ordre de passage

Philippe Jouët

Pour une contextualisation historique du mythe celtique.

Dans quelle mesure peut-on rapprocher les modèles élaborés par l'historien, inscrits dans le temps et l'espace, et le discours indigène traditionnel, si différent des autres sources documentaires ? Mettre en relation des faits historiques et ce dernier état des conceptions indigènes soulève des objections qui tiennent à l'hétérogénéité des sources et à leur date. Tandis que le concept d'une civilisation celtique située en dehors du temps et de l'espace n'aurait évidemment pas grand sens¹, on souligne que les récits mythiques sont à peu près dépourvus d'accroches temporelles et l'on ne voit pas comment l'historien pourrait en tirer parti globalement, en dehors des points de contact inévitables avec la sociologie, la linguistique et la religion.

Il n'en va plus ainsi si l'on considère *les traits fondamentaux des modèles*. Nous pensons que le discours traditionnel a conservé les problématiques propres à différentes périodes des sociétés celtiques, les questions qu'elles ont soulevées et les réponses qui leur furent apportées. En tirant la leçon des expériences



¹ V. Kruta, *Les Celtes. Histoire et Dictionnaire. Des origines à la romanisation et au christianisme*, Paris, 2000, p. 10.

sélectionnées, enregistrées et synthétisées, la tradition a retenu l'essentiel de situations qui seront amenées à se reproduire.

On peut retrouver dans les récits consacrés aux origines et à l'histoire mythique des *correspondances* d'ensemble, non aléatoires, avec les modèles explicatifs proposés sur d'autres fondements par l'historien et l'archéologue. D'où la possibilité d'une *contextualisation historique du mythe* celtique. On peut légitimement s'interroger sur le *type de société*, le *lieu* et le *temps* qui expliquent la constitution des théories (implicites) et leur conservation. Dans le même esprit il y aurait beaucoup à dire sur le rapport entre l'ornementation des objets, qui ne se réduit pas à un décor aléatoire, et le contenu des textes. En les mettant en parallèle avec des méthodes appropriées on aboutit à des interprétations convergentes qui mènent à des modèles interprétatifs vraisemblables de l'objet.

La tradition s'étant constituée par *accumulation et sélection* il convient d'en *périodiser* le contenu avant de l'intégrer dans une étude interdisciplinaire, comme on le fait pour la langue, en repérant les évolutions, les innovations ou les divergences par rapport à d'autres domaines indo-européens ainsi que les réinterprétations.

Venceslas Kruta

Les Boïens. Un très ancien peuple celte du cœur de l'Europe

Les Boïens entrent dans l'histoire lorsqu'ils se déplacent de leurs terres d'origine, franchissent les Alpes et s'installent en Italie, entre le Pô et l'Apennin. Les sources ne mentionnent pas à ce propos leur ancien territoire, mais seulement lorsqu'ils y reviennent, après leur défaite de 191 av. J.-C. Il ne peut s'agir en aucun cas de la partie de ce peuple localisée sur le Danube, à proximité des Taurisques. En effet, l'archéologie et la numismatique indiquent clairement que la fondation de l'oppidum de Bratislava (Slovaquie), vers la fin du II^e siècle av. J.-C., et l'introduction du monnayage qui lui est associé, ont pour origine la Bohême, pays qui perpétue jusqu'à nos jours le nom de l'antique *Boiohaemum* «patrie des Boïens». Le développement planifié d'un

réseau d'oppida y coïncide justement, au début de ce même siècle, avec les événements d'Italie et le retour des survivants.

Tout cela incite donc à voir dans cette partie de l'Europe centrale l'aire d'origine des migrants du début du IV^e siècle av. J.-C. L'archéologie confirme pleinement cette hypothèse, car on peut constater que la partie la plus peuplée de la Bohême, les fertiles plaines centrales qui bordent l'Elbe et le cours inférieur de la Vltava, très densément occupées au V^e siècle, subissent à ce moment une rupture démographique et culturelle radicale : une population qui pratiquait principalement l'incinération, déposée en pleine terre avec des offrandes céramiques, est remplacée par de petits groupes qui pratiquent exclusivement l'inhumation sans dépôt céramique et accompagnée d'objets dont les analogies les plus proches se trouvent sur le plateau suisse.



L'arrivée de cette nouvelle population, qui occupe alors également la Moravie voisine peut être mise en relation avec un passage de César qui évoque le peuple des Volques Tectosages («les faucons qui cherchent un toit») : «Il fut un temps où les Gaulois surpassaient les Germains en bravoure ; portaient la guerre chez eux, envoyaient des colonies au-delà du Rhin parce qu'ils étaient trop nombreux et n'avaient pas assez de terres. C'est ainsi que les contrées les plus fertiles de la Germanie, au voisinage de la forêt Hercynienne, forêt dont Érastosthène et certains autres auteurs grecs avaient, à ce que je vois, entendu parler, -ils l'appellent Orcynie- furent occupées par les Volques Tectosages, qui s'y fixèrent ; ce peuple habite toujours le pays, et il a la plus grande réputation de justice et de valeur militaire» (*Guerre des Gaules* VI, 24). Ces «contrées les plus fertiles», proches de la forêt Hercynienne ne

peuvent être que les riches plaines de la Bohême, de la Bavière et de la Moravie, où se forme effectivement à partir du début du IV^e siècle un puissant ensemble ethnique.

Une exception est cependant constituée par le sud de la Bohême, où se perpétuent les incinérations sous tumulus, accompagnées souvent de poteries. C'est à partir de cette partie du pays que se développera le réseau d'oppida qui s'emparera successivement du contrôle de la Porte de Moravie, immémorial axe des échanges nord-sud suivi par la «voie de l'ambre», ainsi que des sites stratégiques de Bratislava-Devín-Hainburg, au confluent de la Morava et du Danube.

Cet ancrage ancien des Boïens dans l'aire centre-européenne conduit à s'interroger sur leur histoire antérieurement au V^e siècle, autrement dit sur la continuité ou discontinuité du peuplement des régions en question. Pour le cas de la Bohême, l'examen des données indique une continuité dont les protagonistes semblent être des populations dont l'économie comportait une forte composante pastorale. Ses racines peuvent être remontées, sans interruption significative, jusqu'au milieu du III^e millénaire et la formation du complexe campaniforme.

Cet aspect des racines boïennes s'accorde bien avec une explication de son nom qui l'associe à la propriété du bétail, «propriétaires de bovins». Les Boïens seraient donc des «gens de bien», dans un système social où la possession du bétail est déterminante pour l'appartenance à la classe aristocratique. Il l'est également pour l'existence d'une force militaire efficace, capable de défendre ou accroître le cheptel et instrument indispensable de la conquête et du maintien du pouvoir.

Dominique Hollard

Les monnaies gauloises: marqueurs ethniques ou supports culturels ?

Le développement de la numismatique gauloise à la fin du XIX^e siècle s'est fait sur la base d'une vision ethnique et nationaliste, où la monnaie était considérée comme l'expression majeure des "peuples

gaulois", figés dans une vision héritée de César et par ailleurs évanescents pour une archéologie balbutiante. La recherche du XXI^e siècle considère les choses bien autrement. Le numéraire est bien moins émis par des peuples et leurs rois, que par de petites communautés territoriales ou des chefs de troupes stipendiées. Il est d'ailleurs souvent frappé par des artisans itinérants louant leurs talents. Plus que l'expression d'une affirmation ethnique, les séries gauloises qui se multiplient durant et après la guerre des Gaules, apparaissent comme les supports d'une culture en pleine mutation mais encore remplie de références idéologiques qui témoignent de l'unité profonde de la civilisation celtique



Jean Haudry

Les peuples gaulois

L'exposé étudie successivement la société gauloise vue par César confrontée à ses origines indo-européennes : la société des quatre cercles et des trois fonctions, la société héroïque, et ce que nous apprennent les noms des différents peuples ; désignations locales, géographiques et topographiques ; désignations guerrières ; désignations sociales ; désignations religieuses ; cas particuliers, comme celui du nom des Vénètes, le seul qui soit sûrement hérité.



Jean-Jacques Charpy

La question de l'ethnographie celtique, au travers de l'exemple de la Champagne

Pour tenter de répondre à cette question, il faut, dans un premier temps, essayer de cerner les motivations qui conditionnent le port d'un ou plusieurs objets. L'étude des fréquences apporte une aide précieuse. Le raisonnement peut s'appliquer tout autant aux structures mais dans ce cas, il permet de détecter plus facilement les apports exogènes. Enfin, une analyse des formes et de la stylistique permet certes de détecter des ateliers mais la dispersion des productions peut parfois révéler des faciès ethnographiques. La réponse vient principalement du domaine funéraire même si certains objets, par eux-mêmes nous renseignent sur des coutumes vestimentaires par exemple.

Les structures funéraires.

En Champagne, une catégorie de structures funéraires contribue à définir une ethnographie exogène. Ce sont les petits enclos quadrangulaires qui caractérisent la période de la fin du IV^e siècle et le début du III^e siècle avant J.-C. Ils sont parfaitement concomitants avec l'arrivée de petits groupes humains venant d'Europe centrale qui est confirmée par la présence d'autres indices issus des mobiliers funéraires. Cette pratique d'abord exclusive va se diffuser rapidement pour devenir un usage général bien illustré plus tardivement dans le milieu des Rèmes avec les nécropoles composées de multiples enclos quadrangulaires accolés les uns aux autres.

Les gestes funéraires.

En ce qui concerne la Champagne, on peut considérer comme un véritable marqueur ethnographique le dépôt de la céramique dans les sépultures. Sa composition est, tout au long de la période laténienne, marquée par des vases conteneurs et des vases pour la consommation avec pour variante, au début, les vases à puiser. La notion de banquet suit donc une évolution dans le temps, surtout manifeste à la Tène finale avec un élargissement du service que l'on retrouve avec le déplacement

de populations issues du milieu Rème jusque dans le sud de la Grande-Bretagne.

Les mobiliers funéraires.

Masculins. L'étude ethnographique liée aux objets de parure masculins est quasiment impossible vu le nombre limité du corpus où dominant certes les fibules. Celles-ci, bien souvent en fer dans les phases récentes, relèvent le plus souvent d'un archaïsme par rapport à celles du milieu féminin. Quant à l'armement, il témoigne du domaine sociologique puisqu'il ne concerne que les individus bénéficiant du statut d'hommes libres. Cependant, des détails peuvent parfois apporter quelques indications ethnographiques. C'est le cas pour les poignards du Hallstatt final du domaine champenois par rapport à celui du sud de l'Allemagne. Plus encore, la série des épées à bouterolles circulaires ajourées a permis, par une analyse fine en chronologie, de déterminer la présence de militaires venus des régions occidentales de la Celtique (Champagne notamment) parmi les troupes qui se sont rassemblées dans la plaine du Danube en vue des conquêtes militaires vers les Balkans ou le delta du Danube. Mais l'analyse n'est pas aussi fine que celle apportée par l'étude des parures féminines.



Féminins. On doit en préambule dire que tous les bijoux portés ne sont pas porteurs des mêmes informations et qu'ils ne sont pas en usage de manière égale dans toutes les populations. Se pose donc la question de la pertinence du choix. L'exemple du torque représente bien cette variabilité et montre que la sélection d'une parure comme emblématique d'une population n'est pas une règle universelle. Il est

clair que tous les codes vestimentaires nous échappent et a fortiori celui des couleurs utilisées comme d'autres détails. En Champagne, l'identité féminine se détermine dès la phase jogassienne par le port associé du torque à la paire de bracelets. Ensuite cet usage va évoluer et les modèles de parures vont connaître des formes plus stéréotypées permettant de suivre, par génération avec l'aide des autres composantes de l'équipement personnel, le développement des groupes en importance, les modifications stylistiques dans l'art et l'occupation des territoires. Pour ajouter une note liée à l'expression plastique, il suffit de considérer la forme et l'ornementation des anneaux de chevilles

portés par les femmes boïennes de Bavière, de Bohême à ceux des populations de Pannonie, de Moravie, puis par extension et voie de conséquence, à ceux liés à l'arrivée de ces populations mis au jour en Champagne pour comprendre que la notion d'ateliers peut aussi recouvrir celle d'espaces géographiques et de populations.

L'abandon du rite du dépôt des effets personnels dans la tombe dans la seconde moitié du III^e ou le tout début du II^e siècle avant J.-C. rend par la suite plus difficile la détermination ethnographique des populations. Mais, c'est le moment où les Celtes entrent dans l'Histoire, les sources antiques vont venir combler avantageusement ce déficit d'information.

Jacques Lacroix

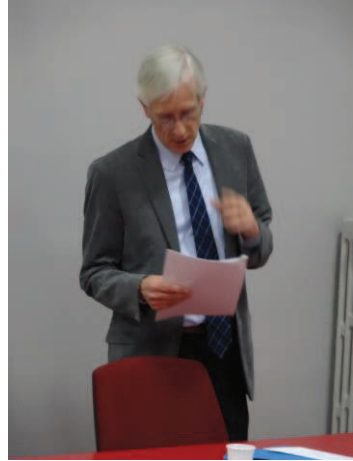
Sur quelques noms de peuples celtiques à sens géographique et mythique

De très nombreux noms de peuples et de peuplades celtiques antiques nous ont été transmis. Rien qu'en France, le souvenir d'une cinquantaine de nations gauloises se retrouve à l'origine d'appellations de régions et de localités.

L'étude de tous ces ethnonymes mérite attention car, derrière eux, ce sont des conceptions des Celtes qui peuvent venir s'éclairer. Malheureusement leur analyse est souvent difficile, seule une partie des noms est aujourd'hui bien comprise. On les classe selon qu'ils

comportent un sens géographique, ou un sens glorieux et guerrier, ou bien un sens sacralisant.

Délaissant les ethnonymes déjà éclaircis, nous nous interrogerons sur la signification à la fois spatiale et mythique de quelques noms de peuples de Bretagne insulaire, de Gaule et d'Espagne celtique, en lien avec certains toponymes et théonymes.



Indo-européen reconstruit, tradition indo-européenne et peuple indo-européen

Le modèle universel de l'évolution linguistique, selon lequel toute langue tend constamment à se diversifier, et les parlars qui en sont issus à diverger pour donner naissance à de nouvelles langues quand ils ne disparaissent pas, est connu depuis longtemps dans le domaine roman, même s'il n'a pas été formulé : les latinistes, nombreux jadis, ne pouvaient ignorer que les langues romanes présentaient des similitudes dues uniquement à leur commune ascendance. Dans les autres familles linguistiques d'Europe, celtique, germanique, slave, la parenté était aussi manifeste, mais l'état originel n'était pas connu. La découverte, dès le XVI^e siècle, des rapports entre le sanscrit et les langues classiques s'inscrivait donc dans un vaste ensemble d'observations antérieures. Mais elle semblait se heurter à la conception biblique officielle des «fils de Noé», celle de l'Eglise, qui ne fut ébranlée que vers la fin du XVIII^e siècle, au temps des «Lumières». Elle s'est alors rapidement imposée, sans être contestée sérieusement. Qu'en est-il deux siècles et demi plus tard?

Aucun autre modèle de portée générale n'est apparu. Celui des «aires linguistiques» ne vaut que pour des traits isolés comme le développement de l'article postposé ou la disparition de l'infinitif dans l'aire balkanique. Mais pour toute langue la majorité des traits observés dans les divers secteurs, phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire, la rattache au groupe génétique dont elle est issue. Le modèle de la dialectalisation d'une langue commune antérieure a été appliqué avec succès à d'autres domaines: sémitique, chamitique, ouralien, altaïque. Il s'est prolongé, de façon plus hypothétique, avec la reconstruction d'une langue commune chamito-sémitique, ouralo-altaïque, ainsi que du «nostratique», auquel on tente d'intégrer l'indo-européen. Mais quoi qu'on pense de ces prolongements, l'hypothèse initiale d'un indo-européen commun, tout comme celle d'un sémitique commun, etc., s'est confirmée en acquérant un statut scientifique. L'évidence intuitive s'est progressivement transformée en certitude démontrable. Les premiers travaux ont porté sur la morphologie verbale, puis nominale, où des concordances formelles approximatives semblaient suffisantes : une désinence de génitif féminin pluriel s'identifie à une autre désinence de génitif féminin pluriel qui lui ressemble, même si l'on n'est pas en mesure de reconstruire la forme originelle. Mais le passage au vocabulaire, où l'identité originelle des formes rapprochées n'était pas toujours évidente, a

imposé une rigueur accrue dans les correspondances phonétiques. Cette exigence, qui a abouti au postulat de la régularité des changements phonétiques, a donné le statut de science à la pratique de la reconstruction. Il est aisé d'en mesurer les résultats dans le domaine indo-européen en parcourant le *Lexikon der indogermanischen Verben* ², sous la direction de Helmut Rix, Wiesbaden, Reichert, 2001 ou les *Nomina im Indogermanischen Lexikon*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2008, de Dagmar S. Wodtko, Britta Irslinger et Carolin Schneider. L'existence d'une proto-langue indo-européenne ne fait aucun doute en raison du nombre et de la rigueur des concordances réunies dans ces deux ouvrages.

Or il n'existe pas au monde de langue dont les locuteurs ne constituent pas un peuple, au moins à l'origine. Ce peuple peut n'avoir ni territoire, ni organisation politique, et n'être pas reconnu comme tel, mais il existe nécessairement. Les seuls contre-exemples sont les langues artificielles comme l'espéranto et les langues mixtes, créoles, sabirs etc. Le premier s'exclut de lui-même, le second est exclu par la complexité de la morphologie de l'indo-européen reconstruit. Tout cela est connu depuis longtemps.

Ce qui, aujourd'hui, atteste positivement l'existence d'un peuple indo-européen est celle de la tradition indo-européenne. Contrairement à la langue, qui a été saisie dans son ensemble (phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire) dès le départ, la tradition ne s'est révélée que peu à peu, et sans apparaître pour ce qu'elle est. Depuis le milieu du XIX^e siècle, des concordances entre syntagmes nominaux et parfois même entre phrases ont été relevées principalement entre des textes indiens, iraniens, grecs et germaniques. Une première synthèse opérée par Rüdiger Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1967, en a réuni plus d'une centaine. Plusieurs dizaines d'autres ont été relevées depuis lors. Une forme opposée de la tradition ressort des découvertes de Georges Dumézil sur l'idéologie des trois fonctions. Elles ont montré qu'il était possible de reconstruire des notions et des structures à partir de textes et d'autres documents sans passer par leur expression linguistique. Loin de s'exclure, ces deux démarches se complètent. Il existe des intermédiaires entre elles. La reconstruction de la triade pensée, parole, action, implique à la fois les trois notions qui la composent, les racines qui les expriment et la phraséologie qui s'y rapporte. Enfin, il s'y joint un grand nombre d'images, de symboles, de métaphores, d'énigmes, de procédés stylistiques qui se

correspondent d'un bout à l'autre du domaine. Le type physique idéal constitue l'une de ces correspondances, et fait donc partie intégrante de la tradition indo-européenne.

Il ressort de ce vaste ensemble de données concordantes que l'existence d'un peuple indo-européen est assuré, mais non que sa localisation dans l'espace et dans le temps soit aisée. Si l'application de la méthode dite «paléontologie linguistique» qui conclut de la reconstruction d'un mot à la connaissance de la réalité correspondante donne quelques indications sur le dernier habitat commun, elle permet seulement d'écarter un certain nombre de sites, mais non d'en retenir un avec certitude. D'autre part, l'ensemble réuni fait apparaître des strates chronologiques. C'est vrai pour la langue: s'il est fort probable que l'indo-européen était une «langue à sujet», comme l'ensemble des langues indo-européennes connues, la morphologie et le vocabulaire montrent qu'il ne l'a pas toujours été. Les noms masculins et féminins ont deux formes différentes pour le nominatif et l'accusatif (latin *dominus, dominum*) mais une forme unique pour le neutre (latin *templum*). L'existence de deux noms anciens du feu et de l'eau, l'un «animé» (masculin ou féminin), latin *ignis*, sanscrit *agni-*; latin *aqua*, sanscrit *āp-*), l'autre «inanimé» (neutre), grec *πῦρ*, allemand *Feuer*; grec *ὑδῶρ*, allemand *Wasser*) confirme que la typologie de la langue a changé au cours du temps. Il en va de même pour la société: celle des «trois fonctions» fait penser aux trois ordres de l'Occident médiéval; celle des «quatre cercles de l'appartenance sociale» d'Emile Benveniste à une société néolithique; mais le fait que seuls les deux cercles inférieurs, la famille nucléaire et la bande ou le village ont une dénomination unitaire oriente vers une forme bien plus ancienne de la société. Tout cela complique assurément le problème de l'habitat originel, et l'identification archéologique, mais c'est la preuve que le peuple indo-européen a une longue préhistoire.

Reste la question de l'interprétation archéologique des données de la reconstruction. Elle est souvent malaisée. On en prendra pour exemple les innovations communes observées entre le celtique et l'indo-iranien ou entre le celtique et l'indien ou l'iranien. Rappelons qu'il existe trois sortes de concordances entre langues apparentées: des conservations communes, qui, même si elles sont exclusives, n'indiquent pas une proximité géographique entre leurs locuteurs postérieure à celle de l'habitat commun originel; des innovations résultent de développements parallèles indépendants qui peuvent

s'être produits à distance dans l'espace et dans le temps: l'exemple classique est l'apparition des formes composées du prétérit et du passif dans différentes langues indo-européennes à plusieurs siècles d'écart; des innovations communes qui résultent normalement de la propagation sous la forme d'ondes de ces innovations sur une aire continue après la fin de la période commune. Si les deux premières ne posent aucun problème à l'archéologue, il n'en va pas de même pour les troisièmes:

Interprétation des innovations communes	Hypothèse de localisation	Hypothèse de datation
Innovations celto-indo-iraniennes	Andronovo	2 ^{ème} millénaire
Innovations celto-iraniennes	Sud-est de l'Europe	Fin du 2 ^{ème} millénaire
Innovations celto-indiennes	?	?

Les innovations celto-iraniennes sont les plus aisées à interpréter : il suffit de supposer que les Celto-scythes de la fin du premier millénaire ont eu des prédécesseurs. Mais il est plus difficile de supposer qu'au deuxième millénaire, les Proto-Celtes étaient proches de l'aire d'Andronovo, habitat des Indo-Iraniens encore indivis, qui se situe en Sibérie occidentale de l'Oural à la Yenisei. A plus forte raison, des contacts entre Celtes et Indiens paraissent inexplicables en l'état de nos connaissances. Or, tant au plan culturel qu'au plan linguistique, ils sont assurés.

Jean Haudry



Voyage d'étude organisé par la Société Belge d'Etudes Celtiques
ALSACE-BOURGOGNE-CHAMPAGNE
Sites et délices de jadis et d'aujourd'hui
 du 15 au 22 juillet 2013

Ce voyage organisé par nos amis de la Société Belge d'Études Celtiques a permis à 61 personnes assoiffées de connaissances de découvrir de nombreux sites, notamment celtiques, de la Sarre à la Champagne.

Tout était réuni pour que ce voyage fût une grande réussite et ce fut le cas : nombreux sites visités, commentaires des professeurs Claude Sterckx et Eugène Warmenbol nous faisant profiter de leur savoir, baromètre au beau fixe, gastronomie à la hauteur comme la qualité des hôtels, dégustation d'un cépage alsacien le Klevener, peu connu mais excellent.

Maintenant parlons un peu des sites visités !

Le site franco-sarrois de Bliesbruck-Reinheim à cheval entre Sarre et Moselle avec notamment sa tombe princière féminine du V^e siècle av. J.-C. dont la pièce maîtresse est une cruche à vin en bronze au couvercle surmonté d'un petit cheval à tête d'homme coiffé de la double feuille de gui ; également sur ce site les vestiges de la ville gallo-romaine et une tombe aristocratique du VII^e siècle après J.-C.

Le camp celtique de la Bure (à proximité de Saint-Dié-des-Vosges)

Le site gallo-romain de Grand (Domrémy-la-Pucelle n'est qu'à quelques kilomètres) et son amphithéâtre pouvant contenir 17.000 spectateurs.

Le musée archéologique de Dijon et ses ex-voto des sources de la Seine et la magnifique déesse Sequana sur sa barque de bronze.
Le Puits de Moïse de la chartreuse dijonnaise de Champmol.



Tumulus de Bliesbruck-Reinheim



Cruche à vin de la tombe princière

Le temple dit de «Janus» à la périphérie d'Autun.

Bibracte avec son remarquable musée et son site archéologique où les fouilles se poursuivent.

Alésia (Alise-Sainte-Reine) : l'oppidum et son point de vue sur la plaine des Laumes et le Mont Réa, lieux où se déroula la

bataille décisive qui se termina par la victoire de Jules César.

Les Fontaines Salées de Saint-Père-sous-Vézelay exploitées du Néolithique jusqu'au Moyen Âge. Vézelay et sa merveille de l'art roman

Le musée de Châtillon-sur-Seine où le mobilier de la tombe de Vix, dont le fameux cratère en bronze, est remarquablement mis en valeur.

Le site même de l'oppidum du Mont Lassois avec en haut du plateau les trous de poteaux de grands bâtiments à abside. Au niveau de sa seconde

hauteur, le Mont Roussillon, on a une vue sur la plaine où se trouve l'emplacement des tumulus et de l'enclos sacré des Herbues qui a livré deux statues sans tête : l'une féminine portant un torque similaire à celui de la Dame de Vix, l'autre qui est celle d'un guerrier. Là également, comme à Bibracte, les fouilles se poursuivent.



Bassin monumental du Mont Beuvray



le Mont Lassois



La ville de Troyes et, pour certains, le musée Saint-Loup riche en objets celtiques.

Enfin les vestiges gallo-romains de Reims dont la célèbre porte de Mars et sa représentation d'une moissonneuse gauloise.

Tout voyage a, bien sûr, une fin, mais heureusement nos albums photo nous rappelleront longtemps ce voyage exceptionnellement riche non seulement en découvertes intéressantes mais aussi en chaude amitié.



Tombe à char de Bouranton (Aube)

Pierre Fouillet





Du Jura aux sources du Danube, voyages en terre celtique au Musée municipal de Pontarlier

Depuis 50 ans, un jumelage unit Pontarlier à Villingen-Schwenningen en Bade-Wurtemberg, localités toutes deux entourées d'un grand nombre de tumulus de la période de Hallstatt (800-450 av. J.-C.). Dès les années 1970, à proximité de Pontarlier et de Villingen, les tombes livrent des mobiliers archéologiques semblables, particulièrement des bracelets de lignite. L'exposition présente 230 pièces archéologiques provenant d'une zone géographique de quelque 300 km d'ouest en est, allant des confins de la Franche-Comté au Jura souabe. Plusieurs régions sont concernées : l'Alsace, la Franche-Comté, le Bad-Wurtemberg et quelques cantons suisses.

A la période de Hallstatt, la maîtrise de la métallurgie du fer s'est



développée sans pour autant que soit abandonnée celle du bronze. La fabrication du fer fait appel à une technique plus complexe que celle du bronze, mais les gisements sont à

Fibules de types divers (habitats fortifiés de Bourguignon-lès-Morey et du "Camp du Château" à Salins-les Bains

la fois abondants et proches. Le fer sera donc utilisé pour les armes et les outils; tandis que le bronze, malléable et d'une belle couleur dorée, continuera à être employé pour des parures souvent de grande taille.



Céramiques du Hallstatt D (Montmorot)

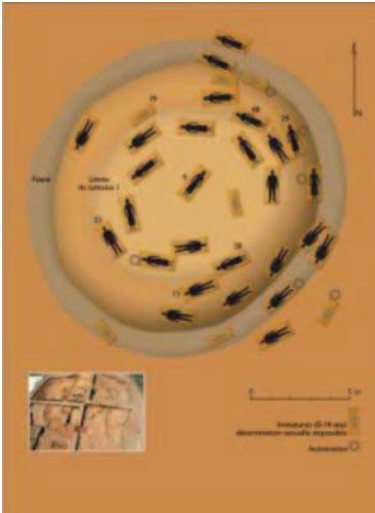
Les pièces présentées proviennent de quelques sites fortifiés comme Bourguignon-lès-Morey (Haute Saône) et du Camp du Château de Salins-les-Bains, mais surtout des tumulus franc-comtois (Dompierre-les-Tilleuls, Courtesoult, Chaffois) et du Magdalenberg près de Villingen.

Les habitats livrent des céramiques locales, des fusaioles, des outils en fer, des fibules en bronze, mais aussi des tessons de céramique attique comme au «Camp du Château» (qui, de toute évidence sont des importations grecques) et, plus étonnant encore, un tesson de céramique commune datant de la première moitié du VI^e siècle av. J.-C. avec des caractères appartenant à l'alphabet étrusque, trouvé à Montmorot près de Lons-le-Saunier.



Graffito de Montmorot en caractères étrusques (première moitié du VI^e siècle av. J.-C.)

Ces objets témoignent des relations qui existaient entre les Celtes et les civilisations grecques et étrusques: les Celtes échangeaient du métal, du sel contre de la vaisselle et des bijoux d'origine méditerranéenne. Mais les pièces les plus spectaculaires proviennent de la fouille des tumulus: le «Magdalenberg» datés de 616 av. J.-C. comportait 126 sépultures en cercles concentriques autour d'une tombe masculine, sous un tertre de 100 mètres de diamètre; le tumulus de Courtesoult a livré 45



Plan du tumulus communautaire de Courtesoult

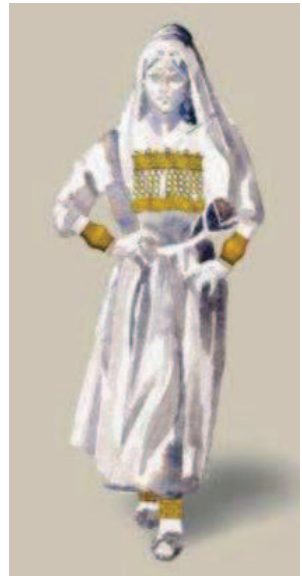
pendeloques de grelots, sans doute également des brassards tonnelets et des anneaux de chevilles ; plus tard de grands disques ajourés entourés d’anneaux mobiles. Leurs contemporaines de la Forêt-Noire et de la région de Villingen utilisent des ceintures larges, ornées de plaques de tôle de bronze hautes de 11 à 15 centimètres, et des brassards-tonnelets. A l’origine, toutes ces parures de bronze brillaient comme de l’or.

Même si les tumulus, réservés à une élite, à une aristocratie contrôlant le pouvoir politique et économique ne sont que le reflet partiel d’une société très fortement hiérarchisée, l’exposition permet aux visiteurs de mieux connaître les Celtes de l’âge du Fer : «leurs habitats, leurs échanges commerciaux, leurs productions artisanales, leurs pratiques funéraires et les parures féminines.» (Communiqué de presse)

© Illustrations extraites du catalogue de l’exposition

sépultures en couronnes successives autour de la tombe féminine centrale. L’organisation des tertres à sépultures multiples n’est pas toujours la même: cette différence peut s’expliquer par l’ajout de tombes extérieures à mesure que le temps passe; ou encore par le statut social plus élevé de celui ou celle qui occupe la sépulture centrale autour de laquelle gravitent des tombes satellites.

Dans les sépultures, les femmes sont richement parées. Les Jurassiennes portent des ornements de grande taille: d’abord, au niveau de la poitrine, des plaques ajourées à



Evocation d'un costume jurassien du Premier âge du Fer

Ghislaine Trawa

Contes et légendes celtiques dans le cinéma

Jean Cocteau s'est intéressé à deux grandes légendes celtiques, celle du roi Arthur et celle de Tristan et Yseult. Il écrivit d'abord une pièce en hommage au roi Arthur, intitulée *Les Chevaliers de la Table Ronde*. Lorsqu'il voulut, en 1942, transposer le mythe celtique de Tristan et Yseult à l'époque moderne, il intitula le film, non pas Tristan et Yseult, mais *L'Éternel Retour*, conformément au concept de l'éternel retour chez Nietzsche : l'éternel retour des saisons, l'éternel retour du printemps et des légendes.

L'éternel retour de J. Cocteau & J. Delannoy

Dans l'adaptation de Jean Cocteau, Tristan s'appelle Patrick, Yseult est Nathalie. Patrick vit dans le château de son oncle Marc, avec la sœur de celui-ci, son mari et leur fils Achille, un nain laid et maléfique.

Marc est riche, mais il est morose aussi Patrick souhaite-t-il que son oncle épouse une femme digne de lui. S'étant chargé de la trouver il part pour l'Irlande. Là le jeune homme arrive dans une auberge où il rencontre Nathalie, fiancée au Morholt, une brute qui la maltraite. Voulant la défendre, Patrick est blessé, mais soigné par Nathalie, il guérit. Patrick la persuade alors de partir avec lui vers le beau château de son oncle qui l'attend.



*Jean Marais et Madeleine Sologne dans
l'Éternel retour*

L'oncle Marc est aussitôt séduit par Nathalie et décide d'en faire sa femme. Le soir du mariage, Patrick prépare un cocktail de bienvenue. Mais Achille a découvert un flacon sur lequel est écrit « poison ». Sa haine le poussant à vouloir tuer les jeunes gens, il verse le contenu du flacon dans leurs verres. En réalité c'est un filtre d'amour préparé en Irlande : l'effet est immédiat, il rend éperdument amoureux les deux jeunes gens qui ne se quittent plus. Marc resté seul la nuit de son

mariage, se rend vite compte de leur passion. Aussi demande-t-il à son neveu de partir et à sa sœur de reconduire Nathalie en Irlande.

Patrick utilise un stratagème pour retrouver Nathalie sur la route, l'enlever et l'emmener dans un chalet de montagne. Mais un jour que Patrick a quitté le chalet pour faire des courses, Marc arrive. Il pardonne à Nathalie et la persuade de retourner vivre honorablement avec lui. Patrick seul et malheureux, se réfugie chez un ami garagiste qui a une sœur nommée également Nathalie.

Cette dernière s'éprend de Patrick. Son frère aimerait qu'ils se marient, mais la seconde Nathalie comprend qu'il ne pense qu'à l'autre. Patrick dépérit de jour en jour et, finalement, demande à son ami d'aller chercher Nathalie-la-blonde, qu'il voudrait revoir avant de mourir.

Le garagiste comprenant la douleur de son ami accepte d'aller chercher Nathalie-la-blonde. Patrick, épuisé, l'attend, allongé sur un divan dans un hangar à bateaux. A plusieurs reprises, il demande à

Nathalie-la-brune si elle voit un bateau avec une voile blanche, annonçant la venue de sa rivale. Mue par la jalousie, la jeune femme ment à Patrick disant que le bateau a une voile noire. Alors Patrick expirant dit «je ne peux pas retenir ma vie ...» et meurt.



Image finale de l'Eternel retour

Aussitôt Nathalie-la-brune regrette ses paroles

et s'écrie «Non, il a une voile blanche!» mais il est trop tard. Quand Nathalie-la-blonde paraît, suivie de Marc, elle se jette sur le corps sans vie de Patrick et le rejoint dans la mort. L'image finale est celle, émouvante, de leurs deux gisants.

Contes et légendes

Joseph Bédier a écrit, dans *Le Roman de Tristan et Yseult* : «Pendant la nuit de la tombe de Tristan jaillit une ronce verte et feuillue, aux forts rameaux, aux fleurs odorantes qui, s'élevant au-

dessus de la chapelle, s'enfonça dans la tombe d'Yseult. Les gens du pays coupèrent la ronce. Le lendemain elle renaquit aussi verte, aussi fleurie, aussi vivace, et plongea encore au lit d'Yseult-la-Blonde. Par trois fois, ils voulurent la détruire, vainement. Enfin, ils rapportèrent la merveille au roi Marc: le roi défendit de couper la ronce désormais.»

Dans le conte de Perrault, *La Belle au bois dormant*, et celui de Grimm, *Blanche-Neige*, c'est toujours le prince charmant, qui réveille, au printemps, la belle princesse endormie; comme dans le conte germanique, *Les Niebelungen*, Siegfried réveille au printemps la walkyrie endormie

Jean Cocteau adapte un conte de Perrault, *La Belle et la Bête*, où avec l'aide de son chef opérateur, Henri Alekan, il crée une image poétique et irréaliste inspirée des dessins de Gustave Doré, par exemple l'entrée du palais de la Bête où des bras nus sortent des murs noirs et portent des flambeaux pour éclairer le décor. Jean Cocteau



Jean Marais et Josette Day dans La Belle et la Bête

adapte aussi un autre conte *Peau d'âne*, pour le réalisateur Jacques Demy où, à la fin du film, la fée Delphine Seyrig, arrive en hélicoptère dans la cour d'un beau château Renaissance pour féliciter le prince Jacques Perrin et son épouse Catherine Deneuve.



Catherine Deneuve dans Peau d'Ane

Dans la mythologie grecque, Zeus prend l'apparence d'Amphitryon

pour rencontrer Alcène, sa belle épouse, et donner naissance à Héraclès. On retrouve ce même thème dans *Amphytrion 38* de Jean Giraudoux qui s'inspire aussi du roman de Peter Von Chamisso, *Ondine*. Cet écrivain d'origine française, réfugié en Allemagne depuis la Révocation de l'Édit de Nantes, s'était inspiré lui-même d'un conte d'Andersen, *La Petite Sirène*. Jean Giraudoux écrivit donc la pièce *Ondine*, qui fut mise en scène par Louis Jouvet.

Il existe plusieurs films contant le mythe arthurien, notamment un film hollywoodien intitulé *Les Chevaliers de la Table Ronde* de Richard Thorpe, avec Ava Gardner (Guenièvre), Mel Ferrer (le roi Arthur) et Robert Taylor (Lancelot) où de nombreux chevaliers tenteront de sortir l'épée Excalibur de l'enclume. Mais seul, celui qui en est digne, le roi Arthur, y parviendra.

D'autres films, plus récents, conteront encore l'histoire du roi Arthur. Le meilleur est sans conteste *Excalibur* de John Boorman, tourné en Irlande d'après *Le Morte d'Arthur* de Thomas Malory

L'épée et le dragon

Le roi Uther Pendragon (tête de dragon), après plusieurs combats, dit à Merlin «*Il me faut une épée pour être roi*». Alors, une épée sort du lac, Merlin la prend pour la remettre à Uther en disant «*cette épée te donne le pouvoir*



Gabriel Byrne dans Excalibur

d'un roi, elle ne te servira pas à tuer, mais à faire régner l'ordre et la paix, à la fin, elle devra retourner au lac». Mais Uther ne s'en servira pas bien, il enfoncera l'épée dans un rocher au lieu de la renvoyer au lac. Seul celui qui sera capable de la porter pourra la retirer. Ce sera donc Arthur qui deviendra roi.

Merlin dévoile à Arthur l'importance du dragon protecteur. On voit effectivement, sur les fourreaux d'épée celtiques, l'image de deux

dragons affrontés, qui protègent l'épée et le possesseur de l'épée. Dans le film *Excalibur*, l'épée donne le pouvoir au roi Arthur et le dragon bénéfique est là, constamment, au cours du film pour maintenir le roi dans sa fonction.

Le dragon est de plus en plus considéré comme bénéfique. On le voit dans un film intitulé *Cœur de dragon* où, avec l'aide d'un chevalier, il protège les habitants d'un village. Quand le dragon meurt, il retourne dans sa constellation. L'image de cette constellation a inspiré de nombreux artistes et artisans celtiques. Au Moyen-Âge et dans la tradition celtique, au cours de l'adoubement, chaque épaule du prétendant est frappée par l'épée, confirmant la royauté ou donnant le titre de chevalier. De nos jours encore, on retrouve ce rituel dans la tradition des officiers de Saint-Cyr-Coëtquidan.

Dans *Le Ring* de Wagner, filmé à Bayreuth, dans une mise en scène de Patrice Chéreau, direction musicale Pierre Boulez, on voit sur scène la walkyrie retirer l'épée Nothung du frêne où Wotan-Odin l'avait enfoncée ; elle devait y rester jusqu'au moment où celui qui en serait digne la retirerait. Sur la scène on est en hiver, les arbres sont dépouillés de leurs feuilles et, au moment où Sigmund retire l'épée de l'arbre, un leitmotiv musical annonce le retour du printemps. Ce retour est parfaitement montré aussi dans le film *Excalibur*, quand Arthur conduit ses hommes vers la victoire, au milieu des arbres fruitiers couverts de fleurs.

L'épée a également son importance. On le voit dans d'autres films, dont *Le Seigneur des anneaux*, d'après Tolkien, où une nouvelle épée est reforgée avec les débris de l'ancienne, afin d'être confiée au futur héros, qui devra vaincre le Seigneur des anneaux. Cette épée, lorsqu'elle ne sera plus utile, devra retourner à l'endroit d'où elle a été extraite.

Dans le film *Excalibur*, Arthur, se sentant mourir, demande à son écuyer de jeter l'épée dans le lac. L'écuyer se rend au lac, mais ne jette pas l'épée. Quand il revient, Arthur lui demande: «*Qu'as-tu vu en jetant l'épée?*» L'écuyer lui répond «*Je n'ai rien vu ... Alors retourne, et jette cette épée!*» ce qu'il fait enfin. Aussitôt, on voit une main sortir du lac et la saisir. Des éclairs jaillissent, le ciel s'embrase, le roi Arthur peut partir ... On le voit, sur un bateau, accompagné des trois Parques, en

route vers le soleil couchant, vers l'île d'Avalon, d'où il doit revenir un jour.

On retrouve cette même idée dans un autre récit d'un héros estonien, c'est-à-dire Scythe, qui nous est conté par Dumézil: au moment de mourir, le héros, Batraz, demande à son écuyer de jeter son épée dans la Mer Noire, ce que l'écuyer ne fait pas. De retour auprès de Batraz, ce dernier lui demande, comme Arthur, «*Qu'as-tu vu? Je n'ai rien vu*», répond l'écuyer. Alors il retourne jeter l'épée dans la mer, et, cette fois-ci, l'écuyer obéit. A ce moment, le ciel se remplit d'éclairs et le tonnerre se fait entendre ... La mort d'Arthur se retrouve aussi dans le film *Les Brumes d'Avalon* où de très belles images, à la fin, montrent des femmes accompagnant Arthur vers l'île d'Avalon.

La traversée de l'eau des ténèbres hivernales

C'est un thème essentiellement celtique, que nous retrouvons dans plusieurs films, par exemple *Le Grand Meaulnes*, tiré de l'œuvre d'Alain-Fournier, réalisé par Albicocco. Nous sommes en février, tout est gelé. Le grand Meaulnes part, un soir, pour conduire une charrette à

la gare. Mais il se perd dans la nuit, prend une route au milieu des lacs où il doit abandonner la charrette puis il traverse une



Image du film *Le Grand Meaulnes*

forêt d'arbres dénudés.

Quand l'aube paraît, enfin parvenu en Sologne, il rencontre un bateau orné de fleurs avec à son bord une jeune fille dont il va tomber amoureux. En une nuit, il a traversé l'hiver, et se retrouve au printemps.

Dans *Marianne de ma jeunesse*, (*Grand Meaulnes* allemand), film de Julien Duvivier, le héros traverse plusieurs fois un lac, dans la nuit d'hiver, pour arriver à un château où il retrouve, au printemps, la belle Marianne qu'il aime.

Jean Giraudoux écrivit aussi en 1938, *Amphitryon 38*, rappelant la légende de Zeus amoureux d'Alcmène, épouse d'Amphitryon; pour rencontrer la jeune femme, il prend l'apparence de son mari et c'est ainsi que fut conçu Héraclès. De même, dans la légende celtique d'Arthur, le roi Uther Pendragon, amoureux d'Ygraine, épouse du duc de Cornouailles, demande à Merlin de lui donner l'apparence du mari de celle-ci, pour qu'il puisse la rencontrer et ainsi donner naissance à Arthur.

Dans *Lac aux Dames*, le réalisateur Marc Allégret, nous montre Jean-Pierre Aumont traversant à la nage un lac autrichien. Nous sommes en hiver, il va se noyer, quand il est sauvé par Puck (Simone Simon), un lutin qui va arranger son histoire d'amour. C'est un roman de Vicky Baum qui, en appelant son héroïne Puck, a dû songer à Shakespeare et à son Puck du *Songe d'une nuit d'été*. Dans cette histoire, le roi des fées, Obéron, se querelle avec son épouse qui se sauve dans la forêt où il lui envoie son lutin Puck, chargé de trouver «*la belle fleur d'Occident, jadis d'un blanc de lait, devenue rouge aujourd'hui par les blessures de l'amour, et dont le suc posé sur les paupières d'une belle endormie, la rendra follement amoureuse du premier homme qu'elle verra à son réveil*»

Le Cheval venu de la mer fait également référence à un thème celtique: la rencontre entre un enfant irlandais et un superbe cheval blanc, appelé Tir na Nog. Son grand-père lui raconte la légende irlandaise du *Voyage de Bran* où le héros avec ses marins, s'en va sur l'Atlantique à la découverte de Tir na



Image du film *Le cheval venu de la mer*

Nog, l'île d'éternelle jeunesse. Ils y restent de nombreuses années mais, lorsqu'ils retournent chez eux, ils doivent faire face à un «interdit»: ils ne doivent jamais mettre pied à terre, sinon ils retrouveraient leurs

années perdues et ils mourraient. Quant à notre petit garçon, le cheval Tir na Nog l'entraînera jusqu'au fond de la mer où il verra sa maman, morte le jour de sa naissance. Le cheval disparaîtra et le père plongera dans la mer pour sauver son fils.

Un autre film, éminemment celtique est *L'homme qui gravit une colline et redescendit une montagne*. Ce film se passe au Pays de Galles, dans un village où les habitants sont fiers de leur colline, qu'ils nomment montagne. Deux arpenteurs anglais viennent la mesurer: comme elle n'atteint pas les trois cents mètres, ils la désignent sous le nom de «colline». Tout le village s'unit pour transporter de la terre afin de rehausser cette colline pour qu'elle atteigne les trois cents mètres réglementaires. Hélas, une grosse pluie d'orage emporte la terre, et la montagne redevient colline. Le curé encourage les villageois à remonter, encore une fois, de la terre. Hélas, dans cet effort, il meurt. Mais, fort heureusement, grâce à son haut tombeau, érigé sur le sommet de la colline, celle-ci redevient montagne. Le vieil arpenteur anglais retourne en Angleterre et le jeune homme, amoureux de la belle Galloise reste dans le village pour y fonder une famille.

Une autre œuvre cinématographique développe une idée presque semblable, c'est *Brigadoon* de Vincente Minelli: deux Américains traversent le port d'Aberdeen, en Écosse, et se retrouvent dans un village où, une journée chaque année, les habitants sont en fête, vêtus de costumes 1830. L'un des hommes s'éprend d'une belle villageoise et, l'année suivante, il retransverse le pont pour rejoindre sa belle.

Quelque part dans le temps sur un scénario de Richard Matheson, n'est pas sans rappeler *La Machine à explorer le temps* de Wells. Lors d'un cocktail pour la générale de sa pièce, l'auteur croise une vieille dame qui lui dit, en confidence: «Rejoins-moi» puis disparaît. Il se lance alors à sa recherche et apprend qu'il s'agit d'une ancienne comédienne, morte vers 1910, qui a joué dans un théâtre voisin. L'auteur s'y rend et trouve des photos de cette époque. Il va consulter un magicien qui lui conseille de s'habiller avec des vêtements d'époque 1910. Ainsi, et par sa seule volonté, l'homme pourra rejoindre cette femme dans le passé. Il le fait et retrouve la belle comédienne. Mais, malencontreusement, il met une main dans sa poche où a été oubliée une pièce de la monnaie actuelle et se retrouve brusquement de nos jours. Ce n'est finalement

qu'à force de concentration et de volonté qu'il parviendra à la rejoindre dans son époque.

C'est aussi le thème du film *Le Pays sans étoiles* de Georges Lacombe, qui s'apparente à la croyance celtique en «une autre vie». Gérard Philippe, clerc de notaire, prend le train pour aller chercher des documents en Espagne. Au milieu de son voyage, le train s'arrête. Il lui semble alors reconnaître un paysage qu'il aurait vu dans une autre vie. Il entre dans ce paysage et l'histoire se répète, telle qu'il l'a déjà vécue.

Les fantômes font aussi partie des grands thèmes celtiques. On les trouve chez l'Irlandais Oscar Wilde, avec *Le Fantôme de Canterville*, et chez notre grand cinéaste français, René Clair, dans *Fantôme à vendre*, où l'on transporte le fantôme dans un château écossais, à Chicago. Le fantôme est horrifié par la conduite des gangsters américains.

Dans un film de Mankiewicz, *L'aventure de madame Muir*, madame Muir, une charmante veuve, loue une maison en bordure de mer. On lui a déconseillé de le faire car la maison est hantée par le fantôme de l'ancien propriétaire, un officier de marine. L'histoire raconte la rencontre amoureuse entre le fantôme et la belle dame. Cette aventure se perpétue jusqu'à la fin de sa vie où, enfin, elle le rejoint dans l'éternité.

Heureusement, dans notre époque si troublée, nous avons la satisfaction de voir et revoir sur nos écrans les merveilleuses sagas celtiques, qui sont là pour notre bonheur.

A la fin de sa vie, Éric Rohmer a tourné un très beau conte de fées, lyrique et passionné, *Astrée et Céladon*, d'après Honoré d'Urfé. À travers des images printanières et ensoleillées, il nous montre des jeunes filles aux très beaux visages inspirés de fresques de Fra Angelico et de peintures de Botticelli.



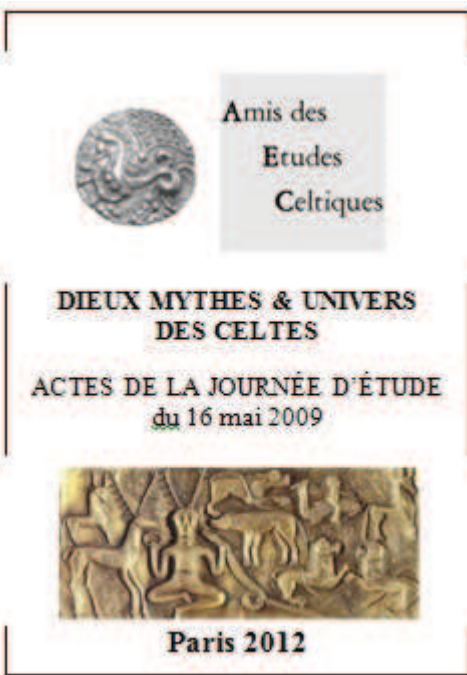
Andy Gillet dans *Les amours d'Astrée et de Céladon*

Dans l'opéra de Richard Wagner, *Le Crépuscule des dieux*, le Walhalla prend feu, tout

brûle et la demeure des dieux tombe en cendres. Mais lorsque les dernières flammes s'éteignent apparaît soudain une lueur: c'est l'aurore. De même, à la fin de la pièce *Électre* de Jean Giraudoux, la femme Narcès demande: «*Comment appelle-t-on cela, quand tout est anéanti, détruit, et qu'il ne reste plus rien?*» la réponse est: «*Cela s'appelle l'aurore*». On rejoint Nietzsche avec son éternel retour de l'aurore, du printemps et des légendes.

Ajoutons que ces légendes sont toujours présentes autour de nous. A Tintagel, en Cornouaille anglaise, on peut voir les ruines du château du roi Marc où vécurent Tristan et Yseult, ainsi que celles du château du roi Arthur. Au bord de la mer, à Tintagel, on peut voir également la grotte de Merlin l'Enchanteur, qui existe encore.

Jean Pieuchot



Actes de la Journée d'étude
des Amis des Etudes
Celtiques de 2009
***Dieux mythes et Univers
des Celtes***

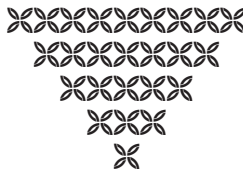
106 pages, 17 € frais de port
inclus (pour la France)

à commander à:
Jaroslava Josypyszyn
179, rue de Tolbiac
75013 Paris

chèque à l'ordre de Jaroslava
Josypyszyn

SOMMAIRE

Editorial par <i>Venceslas Kruta</i>	p. 4
Annonce de la Journée d'étude 2015	p. 7
Josette Pieuchot racontée par <i>Jean Pieuchot</i>	p. 8
Hommage des A.E.C. à Josette Pieuchot par <i>Jacques Lacroix</i>	p. 11
Hommage à Josette Pieuchot par <i>Claude Sterckx</i> de la S.B.E.C.	p. 13
Résumés des communications de la Journée d'étude 2014	p. 14
Indo-européen reconstruit, tradition indo-européenne et peuple indo-européen par <i>Jean Haudry</i>	p. 23
Compte-rendu du voyage d'étude en Alsace, Bourgogne, Champagne de la Société Belge des Etudes Celtiques par <i>Pierre Fouillet</i>	p.26
Compte-rendu de l'exposition «Du Jura aux sources du Danube» au musée municipal de Pontarlier, par <i>Ghislaine Trawa</i>	p. 30
Contes et légendes celtiques dans le cinéma par <i>Jean Pieuchot</i>	p. 33



Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études

IV^e Section - Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn

tél 01 45 65 08 05 - mob. 06 37 78 29 47

e-mail : slava.josy@orange.fr

<http://sites.google.com/a/etudesceltiques.com/aec/>

I.S.S.N. 1270 - 8291

Rédacteur en chef : Jaroslava Josypyszyn



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)

British Museum, Londres.

Dessin : Jean Pieuchot